

Nicolas de Staël

09.02 —
09.06.2024

Exposition organisée par

MAM MUSÉE
D'ART MODERNE
DE PARIS

PARIS
**MU
SÉES**

 **UBS**

F Fondation de l'Hermitage

Donation Famille Bugnion

Nicolas de Staël
Aquarelle (détail), 1953-1964
Huile sur toile, 60 x 81 cm
Suisse, Collection particulière
© 2023, ProLitteris, Zurich

Photo: Thomas Hennricque
Graphisme: Balmer Hählen
Photolitho: Genoud
Impression: Genoud

Lausanne

Sommaire

Communiqué de presse	3
Visuels de l'exposition	5
Préface des commissaires – Extraits	6
Textes de salles	7
Entretien avec Anne de Staël – Extraits	12
Chronologie	13
Catalogue	15
Documentaire	15
Programme d'activités	16
Fondation de l'Hermitage	18
Informations pratiques	19

Annexes sur la [page presse](#) de notre site, fondation-hermitage.ch :

- liste des œuvres
- lien vers l'audioguide
- accès au visionnage du documentaire

Nicolas de Staël

DU 9 FÉVRIER AU 9 JUIN 2024

En partenariat avec le Musée d'Art Moderne de Paris / Paris Musées, la Fondation de l'Hermitage consacre une grande rétrospective à Nicolas de Staël (1914-1955), figure incontournable de la scène artistique d'après-guerre. L'exposition rassemble une sélection d'environ 100 tableaux, dessins, et carnets venus de nombreuses collections publiques et privées, suisses, européennes et internationales. Aux côtés de l'emblématique *Parc des Princes* (1952), elle présente un ensemble important d'œuvres rarement, sinon jamais exposées, et propose un nouveau regard sur le travail de l'artiste, mettant en lumière certains aspects méconnus de sa carrière.

Organisée de manière chronologique, la rétrospective retrace les évolutions successives de l'artiste, depuis ses premiers pas figuratifs et ses toiles sombres et matiérées des années 1940, jusqu'à ses tableaux peints à la veille de sa mort prématurée en 1955. Si l'essentiel de son travail tient en une douzaine d'années, Staël ne cesse de se réinventer et d'explorer des voies nouvelles : son « inévitable besoin de tout casser quand la machine semble tourner trop rond » le conduit à produire une œuvre remarquablement riche et complexe, « sans esthétique a priori ». Insensible aux modes comme aux querelles de son temps, son travail bouleverse délibérément la distinction entre abstraction et figuration, et apparaît comme la poursuite, menée dans l'urgence, d'un art toujours plus dense et concis : « c'est si triste sans tableaux la vie que je fonce tant que je peux », écrivait-il.

La rétrospective permet de suivre pas à pas cette quête picturale d'une rare intensité, en commençant par ses voyages de jeunesse et ses premières années parisiennes, puis en évoquant son installation dans le Vaucluse, son fameux voyage en Sicile en 1953, et enfin ses derniers mois à Antibes, dans un atelier face à la mer.

La biographie de Staël a d'emblée créé un mythe autour de son art : de son exil, enfant, suite à la Révolution russe, jusqu'à son suicide à l'âge de 41 ans, la vie du peintre n'a cessé d'influer sur la compréhension de son œuvre. Sans négliger cette dimension mythique, la rétrospective entend rester au plus près des recherches graphiques et picturales de Staël, afin de montrer avant tout un peintre au travail, que ce soit face au paysage ou dans le silence de l'atelier.

THÉMATIQUE DE L'EXPOSITION

Orphelin exilé devenu voyageur infatigable, Nicolas de Staël est fasciné par les spectacles du monde et leurs différentes lumières, qu'il se confronte à la mer, à un match de football, ou à un fruit posé sur une table. Variant inlassablement les outils, les techniques et les formats (du tableautin à la composition monumentale), Staël aime « mettre en chantier » plusieurs toiles en parallèle, les travaillant par superpositions et altérations successives. Le dessin joue, dans cette exploration, un rôle prépondérant dont une riche sélection d'œuvres sur papier souligne le caractère expérimental.

PARCOURS DE L'EXPOSITION

Le parcours strictement chronologique est découpé en 11 parties, chaque salle correspondant à une ou plusieurs années du travail de Staël, et se termine par l'extrait d'un documentaire inédit sur l'artiste, *Nicolas de Staël, la peinture à vif*, par François Lévy-Kuentz. Une production Temps noir, en coproduction avec Arte France – 2023.

COMMISSARIAT

Charlotte Barat, commissaire d'exposition au Musée d'Art Moderne de Paris

Pierre Wat, commissaire indépendant, historien de l'art, Professeur à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne
 Marie du Bouchet, conseillère scientifique, coordinatrice du Comité Nicolas de Staël

Fabrice Hergott, commissaire général, Directeur du Musée d'Art Moderne de Paris

Sylvie Wuhrmann, commissaire générale, Directrice de la Fondation de l'Hermitage

PRÊTEURS

L'exposition bénéficie de prêts de nombreuses collections particulières et publiques, en Europe et aux États-Unis notamment : Centre Pompidou MNAM/CCI, Paris ; Fondation Gandur pour l'Art, Genève ; Henie Onstad Kunstsenter, Høvikodden ; Kunst Museum Winterthur ; Los Angeles County Museum of Art ; Musée des Beaux-Arts de Dijon ; Musée Unterlinden, Colmar ; Tate, London ou encore The Phillips Collection, Washington, DC.

DOCUMENTAIRE

Nicolas de Staël, la peinture à vif, documentaire de François Lévy-Kuentz, écrit par François Lévy-Kuentz, Stéphane Lambert et Stephan Lévy-Kuentz.
 Coproduction : ARTE France, Temps noir (2023, 52mn)

PARTENAIRES

Une exposition organisée par



En collaboration avec



La Fondation de l'Hermitage bénéficie du précieux soutien de



FONDACTIONS MÉCÈNES & INSTITUTIONS PUBLIQUES



Fondation de soutien à l'Hermitage



FONDATION COROWANDEL

Fondation Pittet



Fondation Anita et Werner Damm-Etienne



Fondation Art et Vie



Fondation pour l'Art et la Culture

Fondation Jan Michalski

HIRZEL
STIFTUNG

AMBASSADE DE FRANCE EN SUISSE ET AU LIECHTENSTEIN

fppl
FONDATION PIERRE-EMILE DE
PROBANCE DE LA BOUTEILLE

PARTENAIRES CULTURELS



PARTENAIRES MÉDIAS



Et du généreux engagement des
 Mécènes de l'Hermitage
 Amies et Amis de l'Hermitage

CATALOGUE

L'exposition est accompagnée d'un ouvrage richement illustré, comprenant plusieurs essais sur l'artiste et son œuvre, co-édité par la Fondation de l'Hermitage et les éditions Paris Musées. Le catalogue contient également :

- un entretien avec Anne de Staël, fille aînée de l'artiste
- le texte intégral et inédit du « Journal des années Staël » de Pierre Lecuire, écrivain, éditeur et ami proche de Staël

PROGRAMME D'ACTIVITÉS

Pour approfondir les thématiques présentées dans l'exposition, des animations pour petits et grands sont proposées : ateliers créatifs, cycle de conférences, visites guidées et gourmandes... Programmation en ligne : fondation-hermitage.ch/activites

INFORMATIONS PRATIQUES

Nicolas de Staël, 09.02 – 09.06.2024

Mardi à dimanche de 10h à 18h, jeudi jusqu'à 21h

Billetterie en ligne : fondation-hermitage.ch

Visuels de l'exposition

Les visuels réservés aux médias sont téléchargeables via la page « presse » du site web de la Fondation de l'Hermitage (fondation-hermitage.ch).

Ci-dessous, la liste des illustrations réservées exclusivement à la presse dans le cadre de l'exposition. Les images ne doivent en aucun cas être modifiées, coupées, reproduites partiellement ou surimprimées. Les reproductions doivent toujours être accompagnées des légendes, crédits et copyrights.



Coin d'atelier fond bleu, 1955
Huile sur toile, 195 × 114 cm
Paris, Centre Pompidou, Musée national d'art moderne / Centre de création industrielle
Dation, 2014
Photo © Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais / Georges Meguerditchian
© 2023, ProLitteris, Zurich



Parc des Princes, 1952
Huile sur toile,
200 × 350 cm
Collection particulière
Photo © Christie's, Paris
© 2023, ProLitteris, Zurich



Nu couché bleu, 1955
Huile sur toile, 114 × 162 cm
Collection particulière
Photo © ImageArt / Claude Germain
© 2023, ProLitteris, Zurich



Composition, 1951
Huile sur toile, 157 × 74 cm
Collection particulière
Photo © Ben Fink Shapiro Studio, New York
© 2023, ProLitteris, Zurich



Arbre rouge, 1953
Huile sur toile, 46 × 61 cm
Collection particulière
Photo © Christie's, Paris
© 2023, ProLitteris, Zurich



Agrigente, 1954
Huile sur toile, 60 × 81 cm
Collection particulière/courtesy
Appicat-Prazan, Paris
Photo © Annik Wetter
© 2023, ProLitteris, Zurich



Le Lavandou, 1952
Huile sur carton,
12 × 22 cm
Collection particulière
Photo © Jean-Louis Losi, Paris
© 2023, ProLitteris, Zurich



Agrigente, 1953-1954
Huile sur toile, 60 × 81 cm
Suisse, collection particulière
Photo © Thomas Hennocque
© 2023, ProLitteris, Zurich



Marine la nuit, 1954
Huile sur toile, 89 × 130 cm
Collection particulière
Photo © Thomas Hennocque, Paris
© 2023, ProLitteris, Zurich



Agrigente, 1954
Huile sur toile, 73 × 92 cm
Collection particulière
Photo © Jean-Louis Losi, Paris
© 2023, ProLitteris, Zurich



Les Mouettes, 1955
Huile sur toile, 195 × 130 cm
Collection particulière
Photo © Thomas Hennocque
© 2023, ProLitteris, Zurich



Mer et nuages, 1953
Huile sur toile, 100 × 73 cm
Collection particulière/courtesy
Appicat-Prazan, Paris
Photo © Thomas Hennocque, Paris
© 2023, ProLitteris, Zurich

Préface des commissaires – Extraits

« C'est si triste sans tableaux la vie que je force tant que je peux. » Nicolas de Staël

« [...] Très tôt s'est imposée l'idée qu'il était possible, et qu'il serait salutaire, de rendre Nicolas de Staël, jeune peintre – rappelons qu'il est mort à l'âge de quarante et un ans – dont la postérité a fait une sorte de figure héroïque, à la seule chose qui comptait à ses yeux : son travail lorsqu'il peignait, dessinait ou gravait. En effet, tout au long de cette vie brutalement interrompue, sa production (plus de 1 100 œuvres peintes pour autant de dessins) fut placée sous le signe du travail. Nous avons donc repris son corpus pièce par pièce, en nous efforçant, autant que faire se peut, d'éviter les a priori, c'est-à-dire d'être au plus près de l'œuvre, en tentant de tenir le mythe à distance – cette image de l'artiste condensée dans les fameuses photographies de Denise Colomb, figure altière d'un être rattrapé par un destin tragique. Si l'homme Staël eut une vie brève et violente quant à sa fin, nous avons la conviction qu'une lecture projetant sur l'œuvre l'ombre du suicide de son créateur en réduisait la portée. Le peintre Staël, jusqu'à ses derniers jours, quelles que fussent ses angoisses d'homme, demeura ébloui devant le spectacle du monde et sa beauté, qu'il tentait sans cesse de capter comme si c'était la première fois. Il y avait, chez lui, quelque chose du regard de l'enfant, intact. [...]

C'est donc un Nicolas de Staël au travail que nous avons voulu montrer, face au paysage ou dans le silence de l'atelier : un expérimentateur inlassable, pris dans la tension de sa quête. Alors que l'essentiel de sa production tient en une douzaine d'années, l'artiste ne cessa de se renouveler et d'explorer des voies inédites : son « inévitable besoin de tout casser quand la machine semble tourner trop rond » le conduisit à créer une œuvre remarquablement riche et complexe, « sans esthétique a priori ». Insensible aux modes comme aux querelles de son temps, il transgressa délibérément la distinction entre abstraction et figuration, semblant à la poursuite, menée dans l'urgence, d'un art toujours plus dense et concis. Staël était un homme du paradoxe : un peintre qui travaillait à perdre haleine, produisant en continu alors qu'il n'aspirait qu'à ralentir, à faire « le moins de tableaux possible » et « toujours plus simple ». C'était là sa quête, son utopie. [...]

Intransigeant jusque dans sa fin, Staël demeura néanmoins toute sa vie un homme de la joie : un peintre émerveillé par la mer, un match de football, un concert, ou la salle des Vélasquez au musée du Prado. Son enthousiasme face au monde a été notre guide lorsqu'il s'est agi de tenter de traverser le mythe, pour revenir vers l'homme à l'œuvre : au travail, entre le grand dehors et l'atelier comme lieu d'un indispensable retrait. [...] »

Charlotte Barat
Pierre Wat

Textes de salles

Né à Saint-Pétersbourg, Nicolas de Staël a 3 ans lorsque éclate la révolution russe. Forcé de fuir avec sa famille, très tôt orphelin, cet exilé n'aura de cesse de rechercher de nouveaux horizons, de nouvelles sensations – et donc de nouvelles manières de peindre. Si l'essentiel de son œuvre tient en une quinzaine d'années, son travail se renouvelle constamment : son « inévitable besoin de tout casser quand la machine semble tourner trop rond » l'amène à expérimenter sans relâche.

Sa pratique de peintre s'inscrit dans une France de l'après-guerre où la dispute entre partisans de l'abstraction et défenseurs de la figuration fait rage. Indifférent aux querelles de son temps, Staël déteste les étiquettes et refuse de choisir, préférant peindre « sans esthétique a priori ». Il en résulte une œuvre libre et personnelle, qui manifeste la sensibilité toujours vive de ce peintre vis-à-vis de ce qui l'entoure : qu'il se confronte à la mer, à un match de football ou à un fruit posé sur une table, l'artiste est captivé par les spectacles du monde et leurs lumières toujours variables.

Interrompue par son suicide à l'âge de 41 ans, la trajectoire de Staël apparaît rétrospectivement comme la poursuite, menée dans l'urgence, d'un art toujours plus dense et plus concis. Face au paysage ou dans le silence de l'atelier, ses évolutions successives témoignent d'une quête picturale d'une rare intensité, dont la puissance, jusqu'à aujourd'hui, demeure intacte.

Le voyage d'un peintre (1934-1942)

Les années de formation de Nicolas de Staël sont faites de voyages et de rencontres. S'il étudie l'art à Bruxelles, le jeune peintre cherche vite à élargir ses horizons : après deux étés passés à sillonner le sud de la France puis l'Espagne, il parcourt pendant un an le Maroc où il rencontre Jeannine Guillou, une peintre qui deviendra sa compagne. Il travaille avec ardeur, dessinant sans cesse, détruisant beaucoup et hésitant sur la voie à suivre. « Je sais que ma vie sera un continuel voyage sur une mer incertaine, écrit-il, c'est une raison pour que je construise mon bateau solidement. » La lumière, ses variations, ses effets, devient l'objet majeur de sa quête picturale, celui qu'il poursuivra jusqu'au bout.

Faites de déplacements et de haltes, ces années de maturation sont à la fois dures et exaltantes, sur fond d'ambition et d'extrême pauvreté. Staël l'apatride s'engage en novembre 1939 dans la Légion étrangère ; démobilisé en septembre 1940, il vit pendant trois ans à Nice avant de s'installer à Paris.

Recherches abstraites (1942-1948)

En 1942, Staël se tourne vers l'abstraction, tendance alors en plein essor. Il explore ce nouveau langage dans des œuvres dominées par des tons sombres, que Jeannine décrit comme « sans fin torturées, repeintes, massacrées, bousculées ». Au sortir du conflit, il expose à la galerie Jeanne Bucher : sa carrière est lancée.

En 1946, Jeannine, qui est enceinte, voit sa santé fragile se dégrader, et elle ne survit pas à l'avortement qui tentait de la sauver. Son décès tragique signe la fin de cette première époque.

Quelques mois plus tard, en 1947, Staël trouve, près du parc Montsouris, rue Gauguet, un atelier qui va devenir son véritable point d'ancrage : le lieu où le peintre, qui s'est marié avec Françoise Chapouton au printemps 1946, va pouvoir vivre et travailler.

Adossant ses toiles contre le mur, Staël conçoit plusieurs œuvres en même temps, passant de l'huile à l'encre de Chine, de la toile au papier. À la fin des années 1940, dans ce lieu inondé de lumière, sa palette s'éclaircit. Aux élans obscurs des premières œuvres abstraites succède une manière de peindre moins violente, plus organique. Des œuvres naissent, faites de faisceaux dynamiques et enchevêtrés, d'une explosivité d'autant plus forte qu'elle semble contenue par les limites du tableau.

Renouvelant constamment sa pratique, Staël se méfie de la répétition comme des étiquettes. Ce peintre que l'on dit abstrait déclare alors, à rebours de l'époque, que « les tendances non figuratives n'existent pas », affirmant que « le peintre aura toujours besoin d'avoir devant les yeux, de près ou de loin, la mouvante source d'inspiration qu'est l'univers sensible ».

Condensation (1949-1950)

En 1949, le travail de Staël se densifie : des masses plus amples et ramassées s'agencent à la surface de la toile. Des études sur papier jusqu'au tableau dans sa version définitive, il multiplie les étapes, travaille longuement et sans relâche ses compositions. Les tableaux racontent leur propre genèse : les couches de couleur se superposent, laissant apparaître, sur les bords de formes énigmatiques, d'autres couleurs sous-jacentes, tel un secret entrevu. La peinture se fait étalement, recouvrement, travail de la matière. « Je manie le couteau et la brosse de plein fouet », dit-il alors. L'ambition est claire : « faire de mieux en mieux et toujours plus simple ».

Bien qu'abstraites formellement, ses toiles semblent habitées par une présence physique du monde : Staël parle à leur sujet des « images de la vie » qu'il reçoit « en masses colorées », « à mille vibrations ». Il se tient fièrement à l'écart de ce qu'il désigne comme le « gang de l'abstraction avant » – par allusion ironique au « gang des Tractions avant », célèbre bande de malfaiteurs de l'après-guerre.

En 1950, le Musée national d'art moderne acquiert une première toile du peintre, tandis que Jacques Dubourg devient officiellement son marchand et que des toiles commencent à se vendre aux États-Unis.

Alliés substantiels (1951)

Staël rencontre le poète René Char en 1951, lors d'un déjeuner avec Georges Duthuit et Marguerite Matisse, fille d'Henri Matisse. Une amitié intense et orageuse va naître entre ces deux hommes, amitié nourrie de leur passion commune pour la peinture et la poésie. La plus remarquable de leurs collaborations reste Poèmes, ce livre où quatorze gravures sur bois de Staël dialoguent avec des poèmes de Char. Ces planches, traversées par de puissants contrastes entre noir et blanc, frappent par leur économie de moyens : « Je fais le plus simple possible et c'est cela qui est si difficile pour moi », écrit Staël. « Sois sans inquiétude, lui répond Char, tu t'es très heureusement tiré de ce poison qu'est la fabrication d'un livre de grand luxe. » Plus qu'une simple collaboration, cette relation fait surgir chez Staël une véritable impulsion, la poésie ouvrant en lui un nouveau chemin. Char et Staël sont, comme le dit le poète, des « alliés substantiels », chacun nourrissant l'œuvre de l'autre de sa substance propre.

Fragmentation (1951)

Les tableaux de l'année 1951 apparaissent, rétrospectivement, comme une réaction à ceux de l'année 1950, Staël remettant en jeu les acquis de l'année précédente. Après la condensation, ce sera donc la fragmentation : après les formes concentrées, vient le règne des formes fragmentées, faites de tesselles colorées que l'on dirait empruntées au monde de la mosaïque. Ce nouveau vocabulaire offre à l'artiste une grande liberté. Tantôt il construit, par accumulation de ces formes en pavés, tantôt il ouvre son tableau à une spatialité nouvelle et dynamique, quasi aérienne.

Les références au monde extérieur, déjà là, à l'état latent, dans les tableaux de 1950, émergent plus nettement. Staël, malgré l'époque, malgré la critique, revient courageusement vers la figuration : au tout début de l'année 1952, une simple tesselle, forme abstraite s'il en est, devient une pomme, tandis que le jaillissement vertical des petits pavés de couleur évoque soudain un bouquet de fleurs.

Dans le renouvellement, Staël reste fidèle à lui-même : à cette exigence de faire de la peinture un acte de recherche, sans cesse animé par la métamorphose.

Le spectacle du monde (1952)

Le 26 mars 1952, Staël et sa femme Françoise assistent, en nocturne, au match de football France-Suède, au Parc des Princes. Fasciné par ce spectacle, le peintre entreprend une série de travaux sur ce thème, avant de se lancer dans une immense toile de 3,5 mètres sur 2. Dans ce tableau aux dimensions héroïques, il reprend le vocabulaire de ses paysages d'Île-de-France, comme si ces derniers trouvaient là leur destin monumental. C'est le spectacle du monde qui fascine Staël : il peint en observateur passionné, recevant sans cesse de nouvelles sensations visuelles, tactiles et auditives. En 1951, déjà, il déclarait : « l'individu que je suis est fait de toutes les impressions reçues du monde extérieur depuis et avant ma naissance... les choses communiquent constamment avec l'artiste pendant qu'il peint, c'est tout ce que j'en sais ».

Ici, lutte des formes et combat des joueurs se confondent absolument. À René Char, Staël écrit en avril : « Entre ciel et terre, sur l'herbe rouge ou bleue, une tonne de muscles voltige en plein oubli de soi [...]. Quelle joie ! René, quelle joie ! ».

Exposé au Salon de mai, le tableau fait sensation, et divise la critique par sa façon de s'affranchir des frontières entre abstraction et figuration.

Un an dans le paysage (1952)

En 1952, les références au monde sensible deviennent explicites. Staël élargit alors son champ visuel, sortant de l'atelier pour s'adonner au paysage et travailler en plein air, sur le motif. Entre joie et urgence, « des couleurs plein les mains à ciel ouvert », il peint plus de deux cent quarante œuvres. La majorité sont des petits ou moyens formats sur carton, travaillés directement face au paysage, en Île-de-France, en Normandie et dans le Midi. Chaque lieu, chaque région engendre ses propres impressions et ses manières de faire. À Mantes-la-Jolie ou Gentilly, l'art de Staël atteint un équilibre entre observation et abstraction. Au Lavandou, il peint sur la plage et s'émerveille de la lumière « vorace » et « fulgurante » du Sud, qui lui procure des sensations nouvelles : « À force d'être bleue, la mer devient rouge. » En Normandie, ses paysages se font plus atmosphériques et traduisent les subtiles nuances de la mer et du ciel.

Lumières du Sud (1953)

« Tous les départs sont merveilleux pour le travail », écrit Staël en mai 1953. Sur le conseil de René Char, cet été-là, le peintre et sa famille s'installent à Lagnes, un village proche d'Avignon. Ce séjour en Provence engendre deux chocs : celui de la lumière éclatante, et celui de la rencontre avec une jeune femme, Jeanne Polge. Pour décrire ce double coup de foudre, le peintre écrit à Char, qui lui a présenté cette femme et ce paysage : « Quelle fille, la terre en tremble d'émoi, quelle cadence unique dans l'ordre souverain. Là-haut au cabanon chaque mouvement de pierre, chaque brin d'herbe vacillait [...] à son pas. Quel lieu, quelle fille. » Une liaison passionnelle se noue à partir de l'automne.

Le peintre, dont la palette devient éclatante comme la lumière provençale, multiplie les sujets d'atelier : portrait de sa fille Anne, « nus dans les nuages », natures mortes. Il renoue également avec la peinture de paysage, décrivant la Provence comme « le paradis, tout simplement, avec des horizons sans limites ». Il rêve de transformer en un point fixe ce qui ne sera qu'une halte entre deux départs et, en novembre 1953, achète une demeure austère et délabrée à Ménerbes : Le Castelet.

Sicile (1953-1954)

En août 1953, Nicolas de Staël, qui s'est acheté une camionnette, embarque sa famille dans un voyage en Italie, direction la Sicile. Il y a là sa femme Françoise, enceinte de Gustave, ses enfants, Anne, Laurence et Jérôme, mais aussi Jeanne Polge et Ciska Grillet, une amie de René Char.

En Sicile, il dessine au feutre les ruines antiques d'Agrigente et Syracuse : « À part la nage dans toutes les mers, je ne fais rien, sinon quelques croquis », écrit-il alors. La peinture viendra plus tard, comme en écho différé à cette expérience vécue. En 1951, déjà, il affirmait : « On ne peint jamais ce qu'on voit ou croit voir, on peint à mille vibrations le coup reçu. » C'est donc en Provence, où il retourne seul, après ce voyage, que Staël peint ses tableaux siciliens.

À Jacques Dubourg, son marchand parisien, il confie : « Aussi atroce que soit la solitude, je la tiendrai parce qu'il [me faut] prendre une distance que je n'ai plus à Paris aujourd'hui et que je veux pour demain. » Les paysages d'Agrigente et Syracuse sont le fruit de cette mise à distance. Radicalisation de la palette et des contrastes, construction réduite à l'élémentaire, couleurs éclatantes : Staël invente son paysage.

Économie de la ligne (1954)

En cette année 1954, faite de voyages et de haltes, le dialogue entre dessin et peinture est à son comble. Une même décision, une même recherche de la synthèse, une même économie de moyens règne dans les aplats colorés comme dans la vitesse du feutre. Staël dessine beaucoup, concevant des séries afin, par la réitération, d'aller au plus près de la structure d'un motif : bateau, fruit, arbre... L'artiste va vers l'épure, donnant toujours plus de présence au blanc du papier, tandis que son trait se fait de plus en plus économe. Désormais, une ligne suffit à instaurer la forme et à faire naître l'espace. Nul besoin de s'égarer dans les détails lorsqu'une ligne, tendue tel un nerf, prend vie le temps d'un geste bref. Toujours, Staël dessinera en même temps qu'il peindra, comme s'il lui fallait explorer en même temps l'abréviation du dessin et l'abondance d'une peinture où formes, couleurs et lumières ne cessent de s'allier.

Sur la route (1954)

L'année 1954 est marquée par de constants déplacements : toujours à la recherche de sensations nouvelles, Staël se remet en route. Alors qu'il vient d'emménager à Ménerbes, son quotidien est rythmé de diverses incursions à Uzès, à Marseille, ou encore à Martigues, sur les bords de l'étang de Berre, comme autant de détours propres à engendrer dessins et tableaux. Il retourne aussi rue Gauguet : « J'ai commencé à travailler dans le Midi, écrit-il, mais je viens à mon atelier de Paris régulièrement, cela me change de lumière et renouvelle un peu la conception des choses. » Il dessine alors sur les bords de Seine, et peint des paysages parisiens. Il séjourne également quelque temps au bord de la mer du Nord, dessinant sur le motif avant de peindre plusieurs tableaux évoquant le phare de Gravelines ou la plage de Calais.

Staël travaille « plus que jamais » : l'exposition chez Paul Rosenberg à New York en février 1954 est un succès, et l'artiste prépare pour juin une nouvelle exposition parisienne chez Jacques Dubourg, la première depuis trois ans. Dans cette urgence, sa peinture s'allège, renonçant à l'épaisseur au profit de la fluidité.

Antibes (1954-1955)

En septembre 1954, pour se rapprocher de Jeanne Polge, Nicolas de Staël s'installe seul dans une maison sur les remparts d'Antibes, face à la mer. La vie s'organise autour de son atelier et de sa liaison passionnelle, bouleversante. Alors que Jeanne prend peu à peu ses distances, Staël travaille avec acharnement : « Les tableaux foncent, écrit-il, il faudra bien leur donner tout ce que j'ai, le reste m'est odieux à présent. »

Cherchant la fluidité et la transparence, le peintre utilise du coton et des tampons de gaze pour étaler la couleur. Marines et natures mortes se succèdent, Staël peignant alternativement les bateaux zébrant la Méditerranée ou les objets de l'atelier. Ses tableaux accueillent la vie – sa quotidienneté, son intimité, son immensité. Si l'homme privé est désespéré par un amour impossible, l'artiste demeure, dans sa peinture, intact malgré tout. Les tableaux d'Antibes témoignent de la permanence de son émerveillement devant le monde.

Le 16 mars 1955, Staël se tue en se jetant du toit-terrasse de son atelier, laissant derrière lui de nombreux tableaux en cours. Dans la lettre qu'il laisse à son marchand, Jacques Dubourg, il écrit : « Je n'ai pas la force de parachever mes tableaux. »

Entretien avec Anne de Staël - Extraits

Fille aînée de l'artiste, mené par les commissaires de l'exposition

Anne de Staël : Quand j'étais à la maison, il m'arrivait de monter dans l'atelier, pendant que les petits [ses frère et sœur] jouaient en bas. En haut de l'escalier, je me trouvais devant un homme qui était devant son tableau. Et moi, j'essayais d'être assez discrète pour pouvoir rester pendant qu'il peignait. Je dois dire que c'était très lent, de peindre un tableau, et c'était très monumental. [...] Le tableau, c'était une fulgurance peinte très lentement. Comment on fait ça ? Ce n'est pas peint en trois coups de cuillère à pot. C'est plus qu'appliqué. [...]

Mon père n'était pas un peintre dilettante, quelqu'un qui donnerait un petit coup de pinceau de temps en temps. Il était appelé... c'était tellement primordial pour lui d'être au travail dans son atelier que je sentais que s'il n'avait pas été tenu à ça, il n'aurait pas pu respirer. Comme si – ça c'était très fort, d'ailleurs moi, ça me faisait peur – il était appelé à exprimer quelque chose continûment, pas seulement de temps en temps ou à l'occasion d'un voyage.

Ce que je veux dire, c'est qu'il n'avait pas le temps. Il vivait dans un autre temps : un temps tellement pressé, une urgence. Comment n'a-t-il jamais lâché l'urgence ? Il est mort au bout de l'urgence. Il s'est aidé de cette femme, Jeanne [Jeanne Polge, avec qui il a eu une liaison amoureuse passionnelle à la fin de sa vie], qui fut pour lui comme une clef : un moyen de parvenir à disparaître. Il ne respirait qu'en urgence. On ne l'a jamais vu divaguer... Staël, il ne savait pas avoir du temps.

Charlotte Barat : Il y avait cette urgence et en même temps, à chaque fois, il disait : « Je veux faire toujours plus lent. » Il était saisi par ce sentiment d'urgence, tout en voulant lutter contre.

AdS : Mon père, rien ne lui avait permis de se reposer. Il avait une conscience de tout. C'est éreintant. [...] Je crois que c'est dû à cette origine, cette vie de quelqu'un qui perd tout et reste seul au monde. Il s'est construit sur quelque chose de très dur. Il n'avait vraiment plus rien, ni langue, ni parents... Il a pris cet atelier très grand, rue Gauguier – j'ai connu des peintres que les grands ateliers faisaient fuir – et il n'a eu aucun scrupule, il était comme chez lui. Il y a posé les quelques petits tableaux faits à Montparnasse, qui commençaient à prendre leur poumon, et il a été chez lui. Cette assurance d'occuper les lieux, de les faire siens, d'y mettre un tableau sans chevalet, de se mettre à peindre, de ricocher sur une autre forme avec un tableau à côté, ça s'est installé comme une vision. Avec ce rire dont je ne savais pas s'il s'agissait de rire ou de pleurs. Son rire pleurait et ses larmes riaient. C'est certain. Ceux qui étaient autour et l'appréciaient avaient peur pour lui. On lui disait de prendre le temps, de faire moins vite.

Pierre Wat : C'était un homme qui n'évoquait jamais aucun souvenir, mais dont la peinture est stratifiée comme une mémoire... Il confiait à son tableau ce qu'il ne verbalisait pas ailleurs. Vous parliez justement de « constriction », à propos du Parc des Princes, comme si quelque chose était mis là-dedans, et cerclé. Il y a là quelque chose sur le secret, le voilement, quelque chose de romantique.

AdS : Toute vie qui atteint un véritable sentiment est romantique. Staël a traversé l'énorme densité de la matière du premier au dernier des tableaux, jusqu'à parvenir au pétale le plus ténu, à la fin.

PW : Beaucoup de gens trouvent qu'on sent, dans les tableaux d'Antibes, la fin qui arrive.

AdS : Ça n'est pas vrai. La peinture d'Antibes est à certains moments la plus légère. C'est ce qu'elle a de magnifique et d'inattendu. Tout grand peintre nous oblige à avoir une pensée nouvelle. [...] À chaque fois, il faut s'y réattaquer. À Antibes, ça respire plus, et puis voilà, au moment où ça respire, il s'étouffe... Ça reste éternellement une peinture de jeune peintre.

Chronologie

5 janvier 1914

Naissance à Saint-Pétersbourg.

1919

Menacée par la révolution russe, la famille Staël quitte la Russie.

1922

Orphelin suite au décès de ses deux parents, Staël est accueilli par la famille Fricero en Belgique.

1933

Il commence à étudier à l'Académie des Beaux-Arts de Saint-Gilles-lez-Bruxelles et à l'Académie royale des Beaux-arts.

Été 1936

Staël part au Maroc et rencontre Jeannine Guillou, une jeune femme peintre qui devient sa compagne.

Mai 1938

Le couple s'installe en France. Ils peignent tous deux avec ardeur, mais vivent misérablement.

1939

Suite à la déclaration de guerre, Staël s'engage dans la Légion étrangère et part en Tunisie.

Septembre 1940

Démobilisé, il rejoint Jeannine Guillou qui s'est réfugiée à Nice. Il y rencontre plusieurs artistes qui l'éveillent aux courants les plus avancés de l'art moderne.

1943

Staël s'installe à Paris avec Jeannine et leur fille Anne.

1944

Il expose chez Jeanne Bucher avec Vassily Kandinsky et Cesar Domela, puis seul à la galerie l'Esquisse.

27 février 1946

D'une santé fragile, épuisée par les privations, Jeannine Guillou décède.

22 mai 1946

Staël épouse Françoise Chapouton à Paris. Ils auront trois enfants.

Octobre 1946

Un contrat est établi avec le marchand Louis Carré. Les difficultés financières se font moins criantes.

Janvier 1947

La famille emménage dans un immense atelier au 7 rue Gauguet, non loin de Georges Braque.

10 avril 1948

Staël obtient la nationalité française.

Mars 1950

Le Musée national d'art moderne acquiert une grande Composition (1949). Selon le vœu de l'artiste, le tableau est exposé à l'écart de ses contemporains et notamment du « gang de l'abstraction avant ».

Juin 1950

Première exposition personnelle à la galerie Jacques Dubourg, son nouveau marchand qui restera une figure tutélaire essentielle pour le peintre et n'aura de cesse de défendre son œuvre de son vivant et après sa mort.

Février 1951

Staël rencontre René Char. De leur amitié intense naîtra notamment un livre associant gravures et poèmes.

1952

Première exposition monographique à Londres, à la Matthiesen Gallery.

26 mars 1952

Staël assiste au match de football France/Suède qui se joue en nocturne au Parc des Princes et commence une série de dessins et tableaux sur ce thème. Cette année-là, il peint également de nombreux paysages en plein air, en Ile-de-France, dans le Midi et en Normandie.

Hiver 1953

Staël est à New York pour l'ouverture de son exposition à la Knoedler Gallery.

Été 1953

Sur les conseils de Char, Staël séjourne avec sa famille dans le petit village de Lagnes, près d'Avignon, et y rencontre Jeanne Polge avec qui il nouera une liaison.

Août 1953

Séjour en Sicile. De retour en Provence, seul, Staël commence des toiles inspirées de ce voyage.

Novembre 1953

Il achète à Ménerbes une grande demeure austère et délabrée : le Castelet.

Mars 1954

Exposition à la galerie Paul Rosenberg à New York. Les ventes s'accroissent.

1954

Ses déplacements sont incessants, il dessine et peint dans le Sud, à Paris et près de la mer du Nord.

Juin 1954

Exposition chez Jacques Dubourg à Paris qui remporte un franc succès.

Septembre 1954

Pour se rapprocher de Jeanne Polge, Staël s'installe à Antibes et loue un appartement sur les remparts, face à la mer.

16 mars 1955

Staël se suicide en se jetant du toit-terrasse de son atelier. A son marchand Jacques Dubourg, il écrit : « je n'ai pas la force de parachever mes tableaux ».

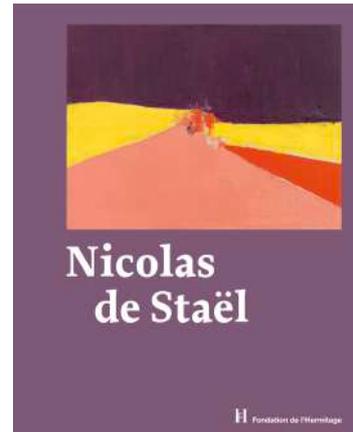
Catalogue

Nicolas de Staël

Sous la direction de Charlotte Barat et Pierre Wat

Publié en coéditions avec les Éditions Paris Musées

280 pages, 24 × 29 cm, 250 illustrations couleur, CHF 58



SOMMAIRE

Préface, Charlotte Barat et Pierre Wat

Il appelait vers sa peinture toutes les valeurs de la vie,
entretien avec Anne de Staël

Six petites variations sur Nicolas de Staël, Philippe Lançon

1914-1947 Le voyage d'un peintre

Un peintre « toujours dans la tradition, héritier de la grande tradition », Thomas Schlessler

1948-1949 Rue Gauguet

Staël et Braque : l'indicible héritage, Brigitte Leal

1950-1951 Condensation/Fragmentation

1952-1953 Le spectacle du monde

Dans l'atelier. Introduction au *Journal des années Staël* de Pierre Lecuire, Marie du Bouchet

Journal des années Staël. 1945-1955, Pierre Lecuire

L'espace et le mur. Nicolas de Staël et le paysage, Pierre Wat

1953 L'atelier et la lumière du Sud

Un peintre sans divertissement, Pierre Wat

1954 Sur la route

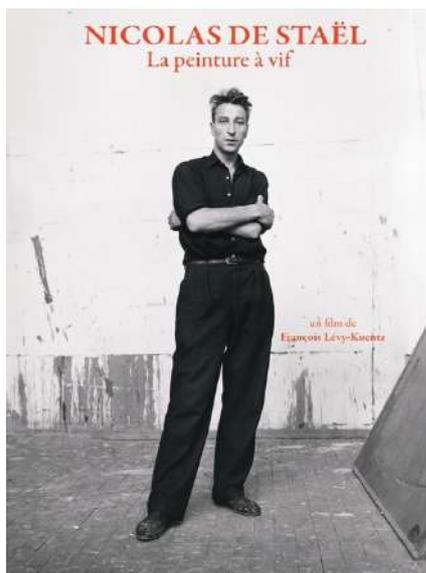
Les choses des garçons qui travaillent dans la nuit,
Laurence Bertrand Dorléac

1954-1955 Antibes

Staël après Staël, Charlotte Barat

Bibliographie sélective

Documentaire



Nicolas de Staël, la peinture à vif

- Documentaire de François Lévy-Kuentz
- Écrit par François Lévy-Kuentz, Stéphane Lambert et Stephan Lévy-Kuentz
- Coproduction : ARTE France, Temps noir (2023, 52mn)

RÉSUMÉ

Nicolas de Staël a donné à sa courte existence une dimension sacrificielle, incarnant plus que quiconque l'enchevêtrement entre vie et œuvre. Reconnu aujourd'hui comme l'un des plus grands peintres français, il n'aura eu de cesse de pousser toujours ailleurs et plus loin son obsession de la peinture, pour exorciser l'exil et la dureté de la vie.

Grâce à une correspondance exceptionnelle récemment redécouverte et le soutien exclusif de sa famille, ce film livrera les clés d'une existence entièrement vouée à la création, menée tambour battant à la manière d'une course vers l'abîme.

Le documentaire est accessible sur demande, pour un visionnage complet merci de nous contacter : medias@fondation-hermitage.ch

Programme d'activités

CONFÉRENCES

L'Abstraction face à la couleur. Nicolas de Staël, Mark Rothko, Pierre Soulages

Par Michel Pastoureau, historien des couleurs, des images et des symboles

JE 21.03-18h30

CHF 15.-

Gratuit pour les Ami·e·s de l'Hermitage

À la recherche de Nicolas de Staël

Par Pierre Wat, commissaire indépendant, historien de l'art, Professeur à l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne

JE 16.05-18h30

CHF 15.-

Gratuit pour les Ami·e·s de l'Hermitage

ÉVÈNEMENT

Les peintres et les couleurs : visite-atelier en compagnie de Michel Pastoureau

Spécialement organisée pour le jeune public, cette rencontre avec l'historien Michel Pastoureau permet aux enfants de découvrir l'histoire et la signification des couleurs à travers les œuvres de Nicolas de Staël, puis de réaliser une création colorée en atelier.

Dès 10 ans, durée : 2h

ME 20.03-15h

CHF 25.-

ATELIERS

Paysage fragmenté

Visite guidée de l'exposition suivie d'un atelier sur le thème de la peinture de paysage, inspiré par les œuvres de Nicolas de Staël.

Dès 16 ans, sans prérequis

DI 26.05-13h30-17h30

SA 08.06-13h30-17h30

CHF 120.- (entrée au musée, visite guidée, atelier et matériel compris)

Tableau à tartiner

Après une visite interactive de l'exposition, découverte des techniques de la brosse et du couteau à peindre pour créer une composition inspirée des œuvres de Nicolas de Staël.

Durée : 2h

CHF 15.- par enfant

Graines d'artistes (4-6 ans)

SA 24.02-10h | SA 09.03-10h | MA 02.04-10h* | VE 05.04-10h* | MA 09.04-10h* | VE 12.04-10h* | SA 11.05-10h | SA 01.06-10h

Artistes en herbe (6-12 ans)

SA 24.02-14h | SA 09.03-14h | MA 02.04-14h* | VE 05.04-14h* | MA 09.04-14h* | VE 12.04-14h* | SA 11.05-14h | SA 01.06-14h

Matière en jeu

En famille, participez à une visite ludique de l'exposition puis créez ensemble une œuvre inspirée par l'art de Nicolas de Staël, sur le thème du paysage et du voyage.

Durée : 2h

CHF 15.- par enfant | CHF 27.- par adulte

DI 18.02-14h | DI 03.03-14h | DI 31.03-14h* | DI 14.04-14h* | DI 05.05-14h | DI 12.05-14h | DI 02.06-14h

Philo musée !

Animé par Louise Roduit (association Je Pense donc C'est Chouette)

Cet atelier propose aux enfants et aux adultes une initiation ludique à la philosophie, à partir des œuvres de Nicolas de Staël. Rendez-vous dans les salles du musée pour un moment d'échanges et de création !

Sans prérequis, durée : 1h45

SA 16.03-14h (7-9 ans)

SA 13.04-14h* (10-12 ans)

SA 04.05-14h (adultes)

CHF 25.-

*Ateliers proposés dans le cadre de PâKOMUZé, pakomuze.ch

VISITES GOURMANDES

En partenariat avec le restaurant L'esquisse, menus disponibles sur fondation-hermitage.ch

Soirées Art & Gastronomie

Dans le musée ouvert exclusivement pour l'occasion, visite guidée suivie d'un dîner au restaurant L'esquisse.

VE 23.02-18h45 | SA 02.03-18h45 | VE 12.04-18h45 | SA 18.05-18h45 | VE 07.06-18h45

CHF 89.- (boissons non comprises)

Dimanches Art & Brunch

Brunch au restaurant L'esquisse, suivi d'une visite commentée.

DI 25.02-10h | DI 10.03-10h | DI 28.04-10h | DI 12.05-10h | DI 02.06-10h

CHF 67.- | CHF 47.- (12-17 ans)

VISITES LIBRES ET GUIDÉES

Visite De bouche à oreille

En partenariat avec L'Art d'inclure

Cette visite guidée en audiodescription privilégie une approche intime et tactile de l'œuvre de Nicolas de Staël. Spécialement créée pour les personnes en situation de handicap visuel, elle est ouverte à quiconque souhaite découvrir l'exposition autrement.

DI 17.03-11h | DI 24.03-11h

CHF 6.- (en plus du billet d'entrée) | gratuit pour les Ami·e·s de l'Hermitage

Également disponible sur demande pour les groupes.

Visites commentées publiques

Les jeudis à 18h30 et les dimanches à 15h

CHF 6.- (en plus du billet d'entrée) | gratuit pour les Ami·e·s de l'Hermitage

Visites commentées privées

En français, allemand, anglais ou italien
CHF 160.- par groupe (en plus des billets d'entrée)

Audioguide

Sélection d'œuvres commentée par Gustave de Staël, fils de l'artiste, et Pierre Wat, commissaire de l'exposition. À écouter au fil de la visite sur votre téléphone

Écoles

La visite libre du musée avec une classe est gratuite (inscription indispensable).

Pour les enseignant·e·s souhaitant préparer une visite scolaire :

- ME 14.02-16h : visite commentée de l'exposition, sur inscription

- dossier pédagogique à télécharger sur fondation-hermitage.ch

Informations concernant les visites guidées et les visites-ateliers : fondation-hermitage.ch/activites/ecoles

Parcours-jeu (dès 6 ans)

Gratuit, sur demande à l'accueil

Fondation de l'Hermitage

Où art et nature se rencontrent

Acteur majeur de la scène muséale en Suisse romande, la Fondation de l'Hermitage est une institution culturelle lausannoise qui présente deux fois par an des expositions emblématiques de renommée internationale. Centrée sur les arts visuels, sa programmation riche et variée explore l'histoire de l'art de la Renaissance à nos jours, à travers des projets monographiques, thématiques ou mettant à l'honneur des collections prestigieuses.

Situé dans une splendide demeure du 19^e siècle, le musée est entouré d'un magnifique parc aux arbres centenaires, offrant une vue unique sur les Alpes, le lac Léman et la cathédrale de Lausanne.

La ferme qui jouxte l'Hermitage abrite l'atelier pédagogique et l'Auditorium Michel Bugnion, où se déroulent les activités programmées autour des expositions. Dans l'ancienne orangerie du domaine, le restaurant L'esquisse accueille le public midi et soir.

Avec une fréquentation moyenne de 45'000 personnes par exposition, la Fondation de l'Hermitage est l'un des musées d'art les plus visités de Suisse. Ce lieu d'exception a déjà accueilli plus de trois millions de visiteuses et visiteurs depuis son ouverture en 1984



Informations pratiques

Accès

TL bus 16 – arrêt Hermitage
Parking du Signal, place des
Fêtes de Sauvabelin

Heures d'ouverture

Mardi à dimanche : 10h – 18h
Jeudi : 10h – 21h
Lundi : fermé
Ouvert les jours fériés suivants :
(Lundi de Pentecôte), 10h – 18h
Vendredi Saint, Dimanche et Lundi de Pâques,
Lundi de Pentecôte, Fête nationale suisse – 1er
Août, Lundi du Jeûne Fédéral (10h-18h), Jeudi
de l'Ascension (10h-21h)

Tarifs

Adultes	22.-
AVS/AI/AC	18.-
Étudiant·e·s, apprenti·e·s, jeunes (10 – 17 ans)	10.-
Forfait groupe (dès 10 personnes)	18.-
Forfait famille (2 adultes + enfants)	45.-
Nocturnes les jeudis (18h – 21h)	50%
11.- (adultes) 5.- (enfants)	
Enfants (jusqu'à 9 ans)	gratuit
Amies et Amis de l'Hermitage	gratuit

Billetterie en ligne

fondation-hermitage.ch

Librairie & Boutique

librairie@fondation-hermitage.ch

Restaurant L'esquisse

+41 (0)21 320 50 07
info@lesquisse.ch

Amies et Amis de l'Hermitage

Rejoignez les Amies et Amis de l'Hermitage
et bénéficiez de nombreux avantages !

Informations sur : fondation-hermitage.ch

Prochaine exposition

*Chefs-d'œuvre du Musée Langmatt. Boudin,
Renoir, Cézanne, Gauguin...*
28.06 – 03.11.2024

